

Classe et genre dans la bourgeoisie allemande du XIXe siècle

In: Genèses, 6, 1991. Femmes, genre, histoire. pp. 5-28.

Citer ce document / Cite this document :

Frevert Ute, Noiriel Gérard. Classe et genre dans la bourgeoisie allemande du XIXe siècle. In: Genèses, 6, 1991. Femmes, genre, histoire. pp. 5-28.

doi : 10.3406/genes.1991.1090

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1991_num_6_1_1090

CLASSE ET GENRE DANS LA BOURGEOISIE ALLEMANDE AU XIX^e SIÈCLE

Ute Frevert

« **M**ON père était professeur de mathématiques à l'université de Munich et ma mère était une très belle femme. » Ainsi commencent les « mémoires non écrits » de Katia Pringsheim, épouse de Thomas Mann, née en 1884. Katia était, pour poursuivre l'histoire de sa famille, une petite-fille d'Hedwig Dohm, connue dans les années 1870 pour ses critiques pénétrantes et sans compromis des comportements masculins de supériorité et de l'auto-dévalorisation des femmes. Sa fille aînée, Hedwig, née en 1855, était réputée non seulement pour sa grande beauté, mais aussi comme actrice de talent, avant d'entrer, par son mariage, dans une famille industrielle aisée de Berlin, les Pringsheim².

Katia Mann, qui n'était pourtant pas laide, semble avoir souffert de la beauté de sa mère. Fille unique au milieu de quatre garçons, elle avait été précocement consciente que ses « charmes physiques », comme elle disait, faisaient pâle figure comparés à ceux de sa mère « célèbre pour sa beauté ». Peut-être était-ce ce sentiment d'infériorité perpétuel qui l'avait amenée à représenter sa mère comme une « très belle femme³ » – une caractéristique qui contrastait avec les descriptions qu'elle faisait de son père. Sur son physique *à lui*, nous n'apprenons rien ; tout est centré sur ses mérites professionnels, ses dons pour la musique, son duel au pistolet avec un détracteur de Wagner, son goût pour la Renaissance italienne et le plaisir qu'il éprouvait dans l'aménagement de sa résidence. Néanmoins, par la suite, il ne sera presque plus question de la jolie mère. Elle aurait été « douée », dit-elle à un moment, lettrée, attachée aux nouveautés et elle aurait dirigé, avec son mari, « une maison considérable ». Mais surtout, en tant que fille d'une mère féministe, elle aurait attaché une grande importance à ce que *sa propre* fille passe son bac et étudie à l'université ; projet éducatif encore très inhabituel au tournant du siècle, que Katia avait suivi par « dévouement filial », mais sans ambition personnelle. Quand Thomas Mann, alors âgé de trente ans,

1. Comme l'auteur l'indique dans la suite de l'article, le terme « *Geschlecht* » est très équivoque en allemand (de même que le terme « sexe » en français). On l'a traduit ici systématiquement par « genre » (NdT).

2. K. Mann, *Meine ungeschriebenen Memoiren*, in E. Plessen, M. Mann (éds.), Frankfurt, Fischer, 1983, p. 9. Sur Hedwig Dohm, cf. J. Meissner, *Mehr Stolz, Ihr Frauen ! Hedwig Dohm – Eine Biographie*, Düsseldorf, Schwann, 1987. Sur Hedwig Pringsheim, née Dohm, cf. Carl Fürstenberg, *Die Lebensgeschichte eines deutschen Bankiers*, in H. Fürstenberg (éd.), Wiesbaden, 1961, p. 98 et suiv., p. 221 et suiv.

3. Ce motif si surprenant chez Katia Mann de la concurrence entre la mère et la fille sur le plan du physique est repris dans ses *Mémoires* par l'évocation d'un problème identique dans la famille de Thomas Mann. Sa mère Julia était elle aussi « très belle » ; veuve à quarante ans, elle était encore courtisée : « Ces hommes se demandaient toujours réellement

demanda sa main en 1904, elle hésita certes dans un premier temps, car « ses études, ses frères, le club de tennis et tout le reste » lui plaisaient. Néanmoins, elle répondit à ses avances et l'épousa en 1905, donnant rapidement le jour à quatre enfants. « C'en était fini des études. » Sa grand-mère qui avait toute sa vie durant combattu « pour l'émancipation intellectuelle de la femme » parut, écrit-elle, « un peu déçue » que sa petite fille n'aille pas jusqu'au bout et renonce à soutenir son doctorat. La jolie mère de Katia n'opposa aucune résistance au mariage ; elle le favorisa même en calmant la mauvaise humeur de son mari, lequel aurait volontiers gardé quelque temps encore auprès de lui la petite dernière⁴.

Pourquoi raconter cette histoire de grand-mère émancipée, de jolie mère, de fille jalouse, et de père méritant comblé par la réussite ? Quel rapport avec l'objet de mon étude : classe et genre dans la bourgeoisie allemande au XIX^e siècle ?

Trois réponses courtes :

1. Ce récit est très lié à l'histoire du XIX^e siècle, comme nous le révèlent les années de naissance des personnages. Au centre, on trouve l'atmosphère de l'empire wilhelmien qui déborde sur le XX^e siècle pour s'achever avec la Première Guerre mondiale.

2. On peut aussi facilement rattacher l'histoire qui nous est racontée au problème du « genre ». Après tout, c'est une histoire sur les femmes et les hommes, sur leur rôle social, sur leur conception de l'existence, leurs perceptions et l'image qu'ils ont d'eux-mêmes. Le début de la phrase citée en introduction des mémoires de Katia Mann engage toute une philosophie et toute une pratique du genre. Hedwig Pringsheim était avant tout une femme, une « très belle femme » qui plus est. Alfred Pringsheim, en revanche, représente le professeur munichois attaché à son poste et à sa fonction, dont la masculinité est implicitement supposée et dont l'apparence extérieure importe peu. Il faudra examiner par la suite avec précision ce qu'une telle description nous apprend sur la philosophie et la pratique du « genre ».

3. Reste le concept de « classe » – construction heuristique en vertu de laquelle l'appartenance d'une personne à un groupe social, définie surtout par sa position économique, détermine son habitus socioculturel et ses

s'ils devaient faire la cour à la fille ou à la mère. Et la fille souffrait un peu [*sic*] des charmes physiques de sa mère et du fait qu'elle avait des admirateurs » (Mann, *Mémoires*, p. 32).

4. *Ibid.*, p. 15 et suiv., 11, 25, et 27.

préférences politiques. Les personnages de « mon » histoire sont eux aussi liés à leur classe de différentes manières. Ils appartenaient à la bourgeoisie du XIX^e siècle, laquelle, grâce à la maîtrise du capital économique et culturel (la « propriété » et l'« éducation »), régnait sur de larges pans de l'économie, de la politique, de la société et de la culture. Hedwig Dohm, née à Berlin en 1831, était issue d'une famille de la bourgeoisie d'affaires – le père était fabricant de tabac – et épousa en 1853 un écrivain, fils de marchand. Le beau-père de sa fille aînée avait gagné une fortune considérable en construisant un chemin de fer dans la partie industrielle de la haute Silésie, et le fils de celui-ci, Alfred, le père de Katia Mann, pouvait se permettre, grâce à l'héritage paternel, de mener comme professeur un train de vie comparable à peu de choses près à celui d'un grand bourgeois. En dépit des différences de niveau de vie entre la bourgeoisie d'affaires et la bourgeoisie intellectuelle, les deux milieux étaient unis par les relations mondaines, la culture et la politique. Ils se mariaient entre eux, échangeaient des invitations, se rencontraient au théâtre, au concert, lors des inaugurations artistiques ; mais aussi dans les réunions des cercles et des partis. Ces deux institutions étaient d'ailleurs exclusivement réservées aux hommes, ce qui prouve bien que la société bourgeoise du XIX^e siècle ne pratiquait pas seulement une ségrégation de classe mais aussi de genre.



Cette réalité n'a guère retenu l'attention de la recherche historique. Depuis les années 1960, les travaux d'histoire sociale allemande se sont efforcés de conduire une réflexion structurée et théorique portant sur les inégalités sociales. Certes, ils ont reconnu que la répartition des chances de réussite ne dépend pas seulement de la profession ou de la fonction, mais aussi du sexe⁵. Néanmoins, ce constat est resté à peu près sans suite ; comme un aveu qu'on murmure du bout des lèvres avant de passer, la conscience tranquille, à l'ordre du jour. L'analyse en termes de classes, en revanche, est restée constamment à l'honneur. Elle a permis, en s'appuyant sur une vaste littérature en sciences sociales, de saisir la société des XIX^e et XX^e siècles dans toutes ses dimensions et d'en analyser

5. Jürgen Kocka, »Stand – Klasse – Organisation. Strukturen sozialer Ungleichheit in Deutschland vom späten 18. bis zum frühen 20. Jahrhundert im Aufriss«, in Hans-Ulrich Wehler (éd.), *Klassen in der europäischen Sozialgeschichte*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1979, p. 137-165, notamment p. 137 ; H.-U. Wehler, »Vorüberlegungen zur historischen Analyse sozialer Ungleichheit«, *ibid.*, p. 9-32, notamment p. 9.

toutes les composantes : classes, couches, formations. En spécifiant et en raffinant toujours plus le concept de classe, on a accumulé un nombre impressionnant de connaissances sur la fragmentation des groupes sociaux, leurs frontières, leurs performances économiques et leurs choix politiques, leurs façons de vivre et leurs spécificités culturelles. On s'est penché sur une multitude d'individus pour voir en quoi la « profession » ou le « statut » pesaient sur leur existence ou, pour reprendre le discours abstrait à la mode, comment les conditions structurelles du marché surdéterminent les inégalités sociales spécifiques.

En revanche, on trouve très peu d'études qui permettraient de comprendre de quelle manière les classes sociales sont affectées par le fait qu'elles englobent les deux sexes. Les premières études d'histoire sociale sur la construction des classes ont eu tôt fait d'évacuer le problème. En partant à la recherche des classes et des couches sociales principalement dans la vie publique, c'est-à-dire sur les routes, dans les usines, dans les syndicats, dans les partis, l'attention s'est focalisée exclusivement ou presque sur les représentants masculins de ces classes : comme combattants sur les barricades, comme acquéreurs, grévistes, membres des syndicats ouvriers et des partis. Lorsque des femmes ont été trouvées dans ces groupes, on les a considérées soit comme muettes et on ne s'y est pas arrêté, soit comme des exceptions connotées négativement par rapport aux activités et aux orientations « normales » : elles ont été traitées comme si elles étaient des hommes sous-qualifiés, hostiles aux organisations et peu engagés politiquement.

Cette tendance dominante, surtout dans l'histoire ouvrière des années 1960-1970, consistant à voir dans les femmes des hommes situés au plus bas de l'échelle sociale, parut pouvoir être corrigée lorsqu'on s'aperçut que « la famille était l'élément primordial de la classe » (Wehler), le lieu central de la socialisation. A partir de là, en principe, les femmes pouvaient être étudiées directement, « pour elles-mêmes ». Mais si l'on examine de près les études les plus marquantes sur ce plan, on constate que là aussi les femmes sont restées en position d'infériorité, vues exclusivement comme filles, sœurs ou mères des hommes qui, eux, sont décrits à partir des positions qu'ils occupent sur le marché, en tant que

membres d'une classe⁶. Quel rôle les femmes – qui apparaissent beaucoup plus rarement que les hommes sur les marchés officiels du travail, des biens et des rendements – ont-elles joué dans le processus de construction/déconstruction des classes, de mobilité et de différenciation sociale ? Cette question est restée jusqu'ici sans réponse, n'ayant de toute façon jamais été vraiment posée.

Malgré cela, la sociologie et l'histoire sociale continuent à privilégier une définition des classes et des couches sociales qui renforce la toute-puissance explicative attribuée aux conditions de travail soumises aux lois du marché. Ainsi la bourgeoisie intellectuelle est-elle définie par ses diplômes, la bourgeoisie d'affaires par son « droit de propriété⁷ ». Mais les femmes ne correspondent pas à de telles caractéristiques. Beaucoup d'entre elles ont été, par principe, exclues du droit de propriété et de l'éducation au XIX^e siècle. Si ces définitions ne les concernent pas, elles ne peuvent, par conséquent, faire partie de la bourgeoisie. La plupart des chercheurs mettant en œuvre ces définitions n'ont jamais relevé cette contradiction, ni ne l'ont élevée à la dignité d'une problématique. De plus en plus, cette indifférence – encore perceptible dans les publications les plus récentes – fait problème. La cécité pour le genre de l'analyse historique des classes lui vaut aujourd'hui une critique plus visible, ce qui ne la perturbe guère au demeurant. On peut trouver cela regrettable, irritant et scandaleux, mais c'est un fait. C'est pourquoi il me paraît important d'identifier les causes du faible écho de la critique féministe. Ce serait bien trop simple d'invoquer en priorité, voire exclusivement, les attitudes masculines défensives, motivées par des considérations personnelles ou politiques et les pesanteurs de l'activité scientifique. Même aux États-Unis, où les mouvements d'histoire des femmes ont pu se défendre et s'intégrer beaucoup mieux qu'en Allemagne, la réception de leurs travaux reste faible dans l'ensemble⁸. Il faut donc se demander si à côté des succès indiscutables des « *male bias* » dans les activités de recherche et d'enseignement, le contenu et les formes des études historiques sur les femmes ne sont pas aussi responsables de cette marginalisation persistante. J'essayerai de ne pas perdre de vue cette question légitime, mais quelque peu hérétique après quinze ans de recherche

6. Cf. par exemple l'étude de J. Kocka, K. Ditt, J. Mooser, H. Reif, R. Schüren, *Familie und soziale Plazierung. Studien zum Verhältnis von Familie, sozialer Mobilität und Heiratsverhalten an westfälischen Beispielen im späten 18. und 19. Jahrhundert*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1980 ; L. Gall, *Bürgertum in Deutschland*, Berlin, Siedler, 1989.

7. M. R. Lepsius, « Zur Soziologie des Bürgertums und der Bürgerlichkeit », in J. Kocka (éd.), *Bürger und Bürgerlichkeit im 19. Jahrhundert*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1987, p. 79-100, notamment p. 79, 86 et suiv. ; de même J. Kocka, « Bildungsbürgertum – Gesellschaftliche Formation oder Historikerkonstrukt », in J. Kocka (éd.), *Bildungsbürgertum im 19. Jahrhundert*, vol. 4, Stuttgart, Klett Verlag, 1989, p. 9-20, notamment p. 9 et suiv.

8. J. W. Scott, « Gender : A Useful Category of Historical Analysis », in J. W. Scott, *Gender and the Politics of History*, New York, Columbia University Press, 1988, p. 28-50, notamment p. 30 et suiv. [trad. française : « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », in « Le genre et l'histoire », *les Cahiers du Grif*, Paris, Éd. Tierce, n° 37/38, 1988].

historique sur les femmes, quand, dans la suite de cet article, j'esquisserai à grands traits mes principaux concepts, dont je testerai ensuite la validité à partir de l'histoire du genre dans la bourgeoisie, sur l'exemple mentionné en introduction.



La recherche historique sur les femmes, telle qu'elle a été pratiquée depuis une quinzaine d'années aux États-Unis et en Europe de l'Ouest, s'est fixée dès le départ un objectif ambitieux. Elle souhaitait réécrire et renouveler l'histoire. En aucune façon elle n'a voulu, jusqu'à présent, se contenter d'ajouter à « l'histoire non écrite », sa version « écrite ». Pour cette raison, la position que l'historienne de Princeton Joan Scott a résumée récemment par la formule : du « *his-tory* » au « *her-story* » ne peut être ni complétée, ni relativisée, car cette approche de la question féminine et de la *women's culture* ne fait que reproduire finalement l'isolement et la séparation bien connus d'une « sphère féminine » spécifique. Si on se bornait, en guise de démonstration, à dire que les femmes aussi ont une histoire, comme ménagères et comme salariées, comme accoucheuses d'enfants, maîtresses, compagnes, mères, rebelles, secrétaires des partis..., on se satisferait d'un point de vue partiel et l'on braderait le potentiel critique d'une analyse historique du genre⁹.

9. J. W. Scott, "Women's History", in J. W. Scott, *Gender...*, op. cit., p. 15-27, notamment p. 20 et suiv. De même E. Fox-Genovese, "Placing Women's History in History", *New Left Review*, n° 133, 1982, p. 5-29, surtout p. 7.

10. Dans son sens le plus ancien, toujours en vigueur aujourd'hui chez les historiens et les généalogistes, le terme « *Geschlecht* » se rapporte en allemand aux groupes de parenté. La confusion entre les deux significations est devenue particulièrement évidente dans le *Duden* [équivalent allemand du *Robert*, NdT] de 1961, où, à partir du concept de base, on donne les dérivés suivants : « *Geschlechterbuch*, *Geschlechterfolge*, *Geschlechterkunde*, *Geschlechterwesen* ; (getrennt-)geschlechtig ; geschlechtlich ; Geschlechtsbestimmung ; geschlechtskrank, geschlechtslos ; Geschlechtername, Geschlechtsreife, Geschlechtstrieb, Geschlechtsverkehr, Geschlechtswort ».

Parvenu à ce point, il convient de s'arrêter un instant sur le déplacement conceptuel qui s'est produit récemment dans le champ de l'histoire des femmes. Une fois de plus, l'innovation est venue des États-Unis où, depuis le début des années 1980, on s'est mis à parler de plus en plus de « *gender groups* », de « *gender systems* », de « *gender history* » et de moins en moins de « *women history* ». Les expressions « genre », « relation de genres », « histoire du genre » ont été acclimatées en RFA également. La langue américaine nous offre ici une planche de salut car elle saisit la différence entre un concept à connotation biologique (*sex*) et un autre à connotation sociale (*gender*) d'une façon beaucoup plus fine et sans équivoque que la langue allemande qui ne connaît que le terme, de surcroît très ambigu, de *Geschlecht*¹⁰.

Gender ou *Geschlecht* ne sont pas des synonymes de « femme », contrairement à ce que l'on croit souvent. Il s'agit au contraire de catégories générales, à l'aide desquelles l'histoire doit opérer de nouveaux classements et, comme on dit maintenant, tracer des perspectives. A partir de là, on peut avancer l'hypothèse que le fait d'être du genre masculin ou féminin surdétermine de façon décisive les conditions d'existence. En termes théoriques, cela signifie que la différence de genre doit être vue comme l'un des fondements essentiels et l'un des principes structurants de l'ordre social dont il convient d'explorer toutes les formes historiques. Une histoire du genre affiche donc des ambitions conceptuelles beaucoup plus grandes que l'histoire des femmes. Elle intègre cette dernière au sein d'un ensemble plus vaste car à travers l'étude des deux genres, elle débouche sur une perspective « relationnelle ». Une telle extension, que la construction du concept de « genre » devrait également traduire, a été proposée dès le début de l'histoire des femmes. A partir du moment où celles-ci n'étaient plus repoussées dans un monde à part, ni appréhendées comme « différentes », « spécifiques » et « particulières », mais où l'on a cherché, au contraire, à analyser leur position au sein même de l'histoire générale comme l'un des deux genres, le problème des rapports entre hommes et femmes et de leur différence pouvait être placé au centre de la réflexion. Ce cadre posé, il devenait légitime de se demander comment se produisent les discriminations entre les deux genres, quelles sont leurs causes et leurs conséquences. Les hommes étaient vus en tant que membres d'un « genre » et non plus seulement comme les représentants de principes et de manières universellement valables. En outre, un champ de recherche complexe était ainsi aménagé, au sein duquel la manière dont se codifie socialement la différence des genres devenait elle-même un objet d'étude.

Bien entendu, ce programme, formulé dans les années 1970¹¹, qui permettait de préserver les déterminations historico-sociales, n'a été honoré que très partiellement. Un grand nombre d'articles et de monographies ont étudié sous tous les angles les pratiques et les activités féminines¹². Néanmoins, rares sont les travaux qui ont échappé aux analyses en termes de « compensation » ou de « contribution » ; la plupart

11. Cf. à ce sujet, notamment N. Z. Davis, 'Women's History', in "Transition", *Feminist Studies*, vol. 3, 1976, p. 83-103.

12. Scott expose les thèmes et les courants de pensée de l'histoire des femmes aux États-Unis dans 'Women's History', *op. cit.* ; pour leur développement en Allemagne, cf. U. Frevert, »Bewegung und Disziplin in der Frauengeschichte. Ein Forschungsbericht«, in *Geschichte und Gesellschaft*, année 14, 1988, p. 240-268. Sur les développements internationaux, cf. les contributions dans K. Offen *et al.* (éds.), *Writing Women's History: International Perspectives*, New York, 1991.

d'entre eux se préoccupant surtout de cantonner les femmes dans leur « sphère » ou dans leur zone d'influence. En raison de ce haut degré d'autoréférence, la recherche historique sur les femmes n'a été reçue hors de son milieu d'élection que de façon hésitante et dilatoire. Aussi longtemps que les contenus et les concepts de cette histoire n'auront pas réussi à franchir les frontières du ghetto, il sera toujours très facile de les marginaliser et de les considérer comme relativement insignifiants par rapport aux questions « essentielles » et aux principaux centres d'intérêt de la recherche historique.

L'histoire des femmes, en tant qu'histoire du genre, ne pourra « annexer » ces questions et ces préoccupations que dans la mesure où elle parviendra à rompre avec sa problématique initiale et à la reformuler. Il est certain que les analyses « contributions » – qui portent sur la place des femmes dans les « grands » processus de sécularisation, de rationalisation ou de construction des classes – ne permettront pas d'atteindre cet objectif. Ces analyses constituent en effet déjà des applications des théories dominantes à ces processus qu'elles ne font que compléter. Envisagé dans sa totalité, le programme de recherches historiques sur le genre est beaucoup plus exigeant. Il demande que l'on examine les structures, les événements et les symboles que l'histoire a inventoriés et repris à son compte dans leur lien positif ou négatif à la dimension du genre, même quand celle-ci n'apparaît pas au grand jour, même quand on ne peut la voir à l'œuvre directement ou indirectement. Ainsi, le genre apparaît fréquemment sous une forme codée dans les sources d'ordre symbolique, tels les textes de politique et de théorie sociale à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, où les métaphores sexuelles jouent un rôle important bien qu'ignoré jusqu'ici. La discrimination entre femmes et hommes, entre féminité et masculinité étant devenue l'un des facteurs de différenciation sociale le plus constant du système social, comme le soulignait, en 1976 déjà, l'historienne américaine Natalie Davis, « ce doit être une seconde nature pour l'historien que de prendre en compte les conséquences du genre comme il le fait pour l'appartenance de classe¹³ ».

En suivant ce conseil qui, jusqu'ici, n'a été ni démenti ni approfondi, je voudrais maintenant proposer

13. N. Z. Davis, p. 90 et suiv. De même J. W. Scott, "On Language, Gender and Working-Class History", in J. W. Scott, *Gender...*, op. cit., p. 53-67 : "There is no choice between a focus on class or a gender; each is necessarily incomplete without the other" (p. 66). Ce qui ne veut pas dire, naturellement, que tous les historiens doivent faire de l'histoire des femmes ou du genre l'objet central de leurs recherches. Néanmoins, au lieu de renvoyer la question aux historiens (historiennes) spécialistes du sujet, ils feraient mieux de l'intégrer à leurs problématiques.

un modeste essai en prenant l'exemple de la bourgeoisie allemande au XIX^e siècle. Mon but est de mettre fin à la cécité pour le genre des courants de recherche qui privilégient la classe, en décrivant avec précision la place occupée par les hommes et les femmes au sein de la bourgeoisie. Autrement dit, il s'agit de voir en quoi les *deux* sexes contribuent à la construction des classes et de saisir ainsi le rôle joué par le genre dans la constitution des groupes sociaux.



En partant de ces considérations, je me laisserai guider par une double hypothèse :

1. L'appartenance de classe détermine les modalités et le degré selon lesquels se constitue l'identité de genre chez les hommes et les femmes.

2. L'appartenance au genre détermine les modalités et le degré selon lesquels se constitue l'identité de classe.

La première affirmation découle du constat que la distinction entre femmes et hommes, le degré d'intensité des relations qu'ils établissent entre eux et donc les ressources dont ils disposent pour construire leur identité féminine ou masculine diffèrent sensiblement à l'intérieur des divers systèmes de classes. Au XIX^e siècle, la séparation entre les sexes s'est considérablement accentuée dans la bourgeoisie, alors qu'elle paraît avoir été moins marquée chez les paysans et les travailleurs¹⁴.

La situation économique des couches bourgeoises donnait la possibilité à la plupart des membres d'une famille d'échapper à la nécessité de gagner sa vie. En règle générale, les revenus de l'homme assuraient, au-delà du train de vie familial, l'épanouissement d'une culture esthétique qui fonctionnait comme un signe de distinction sociale. Non seulement il fallait disposer d'importants revenus pour acquérir cette culture, mais il fallait en plus avoir des loisirs pour s'en imprégner et la pratiquer¹⁵. C'est précisément cette éducation culturelle, plus ou moins développée, qui différenciait les femmes de la bourgeoisie et celles des couches inférieures urbaines et paysannes, tout en leur donnant la possibilité de construire et d'entretenir une identité nettement distincte de celle des hommes de leur milieu¹⁶. Cette identité, résolument féminine, était principalement

14. Les contemporains avaient déjà observé ce fait, à la fin du XVIII^e et au XIX^e siècle ; J. G. Krünitz par exemple notait en 1788 que « les épouses des hommes ordinaires » ressemblaient « davantage à des mâles qu'à des bonnes femmes » (cité in U. Frevert, *Frauen-Geschichte. Zwischen bürgerlicher Verbesserung und neuer Weiblichkeit*, Frankfurt, Suhrkamp, 1986, p. 30). De même, en 1854, W. H. Riehl constatait au sein des basses classes populaires, qu'au niveau de « la nature, de la coutume et du métier », il n'y avait pas de différence entre hommes et femmes (*Die Familie*, Stuttgart, 1925, p. 39-41). En revanche, un « particularisme de genre » aurait existé au sein de la bourgeoisie – fait sur lequel Christian Garve avait déjà attiré l'attention en 1792, quand il soulignait la forte séparation des genres parmi les bourgeois (C. Garve, *Versuche über verschiedene Gegenstände aus der Moral, der Litteratur und dem gesellschaftlichen Leben*, vol. 1, Breslau, 1792, p. 388, 391).

15. Cf. à ce sujet Pierre Bourdieu, « Condition de classe et position de classe », *Archives européennes de sociologie*, vol. VII, n^o 2, 1966, p. 201-223.

16. Cela ne veut pas dire que les femmes de la bourgeoisie aient passé leur vie quotidienne dans cette « oisiveté des beaux esprits », si souvent décriée. De nouvelles recherches historiques sur les femmes ont montré, récemment, le côté mythique de cette affirmation. Une autre erreur, qui confine elle aussi à la mythologie, consiste à affirmer que les femmes de la bourgeoisie auraient été tellement accablées par les tâches domestiques de représentation et d'éducation qu'elles auraient été proches de l'épuisement physique et psychologique ; dans cette perspective, cf. S. Meyer, *Das Theater mit der Hausarbeit. Bürgerliche Repräsentation in der Familie der wilhelminischen Zeit*, Frankfurt, Campus, 1982.

fondée sur l'appartenance de genre, à cause de la stricte séparation entre les hommes et les femmes dans le domaine économique. La distance – enracinée dans les rapports de travail¹⁷ – qui existait entre eux et leurs compétences respectives expliquaient le « particularisme » (Riehl) que l'on observait même dans les *habitus* socio-culturels, qui avaient conduit à l'élaboration d'identités de genre stables et relativement immobiles.

Mais ce « particularisme » faisait aussi directement partie du programme bourgeois d'émancipation et d'affirmation de soi. Autrement dit, le contraste entre femmes et hommes, entre féminité et masculinité, était l'un des éléments essentiels grâce auquel les membres de la bourgeoisie pouvaient à la fois se reconnaître entre eux et se distinguer des autres groupes et classes. On retrouve cette caractéristique à tous les niveaux de l'activité individuelle ou collective de la bourgeoisie ; dans les discours politiques concernant les droits et les devoirs des citoyens aussi bien que dans l'éducation des enfants ; dans les plans de table dressés pour les banquets comme dans les statuts des associations culturelles et mondaines. L'omniprésence de cette ségrégation fondée sur le genre pour les hommes de cette époque est révélée par le fait qu'elle peut être parfaitement transposée dans des rapports sociaux et dans des catégories de pensée relatives à de toutes autres sphères. Même les différences nationales, historiques et socioculturelles s'expriment fréquemment avec le concept de genre, ce qui renforce son rôle idéologique d'étiquetage des individus. Cette tendance apparaît d'une façon particulièrement nette dans les écrits de Adam Heinrich Müller, au début du XIX^e siècle. Publiciste et représentant de l'école romantique tardive de la philosophie allemande, Müller ne parle pas seulement de la division de l'humanité en « genres », mais aussi du divorce au sein de la société, entre un élément « féminin », doté d'une « grâce végétale permanente » – la noblesse – et un élément « masculin », la bourgeoisie nantie. La noblesse, écrit-il à un autre endroit, représenterait « la force invisible, la puissance de la coutume et de l'esprit » et incarnerait par conséquent dans l'État « ce que la femme représente dans le mariage¹⁷ ».

Au prix d'une association d'idées quelque peu osée, on peut ici faire un retour en arrière (ou un bond en avant dans le temps, si l'on se place du point de vue

17. A. Müller, »Vorlesungen über die deutsche Wissenschaft und Literatur (1806)«, in A. Müller, *Kritische ästhetische und philosophische Schriften I*, Neuwied, 1967, p. 86 et 99 ; A. Müller, *Die Elemente der Staatskunst*, vol. 1, Berlin, 1809, p. 109. Müller divise aussi l'histoire en une phase féminine et une phase masculine et distingue un développement culturel féminin-allemand et un autre masculin-français.

d'Adam Müller) et rappeler le début du texte : la présentation par Katia Mann de son père comme un professeur de mathématiques munichois et de sa mère comme une très belle femme. Les ressemblances avec les propos de Müller sont intéressantes : dans un cas, l'homme est caractérisé par son métier, sa « vocation » ; dans l'autre, la femme est définie par sa beauté, sa « nature végétale ». En poursuivant la confrontation des deux textes sur le plan socio-culturel, on pourrait également parler d'un homme « bourgeois » et d'une femme « noble ». Ce qui m'amène directement à ma deuxième hypothèse, concernant le lien entre l'appartenance de genre et l'identité de classe.

Selon cette hypothèse, la personne rattachée directement ou indirectement à une classe donnée construit son identité de classe en tant qu'homme ou femme. Autrement dit, les êtres humains s'identifient de différentes manières et plus ou moins intensément à leur classe par le biais de leur appartenance à l'un ou autre genre. Chez les hommes de la bourgeoisie, profondément dépendants de la structure sociale par leur fonction et leur position sur le marché, l'identité de classe se manifestait beaucoup plus fortement que chez les femmes, tenues à l'écart de tous les marchés. Certes, divers signes montrent que les femmes de la bourgeoisie s'identifiaient elles aussi à la position de classe de leur père ou de leur mari, par exemple lorsqu'elles se laissaient désigner par le titre professionnel de leur conjoint. Les propos de Werner Siemens, qui estimait que la femme doit trouver dans « les performances et les succès de son mari la satisfaction de ses ambitions » vont dans le même sens¹⁸ ; tout comme les observations de l'Anglais Sidney Whitman visitant l'Allemagne dans les années 1880. Il appréciait surtout chez les femmes de ce pays – dont il ne connaissait en règle générale que celles qui appartenaient aux « meilleures classes moyennes » – qu'elles partagent les « intérêts de leurs époux » bien qu'elles fussent traitées de façon peu courtoise. Mais Whitman reconnaissait aussi que « dans les classes cultivées et fortunées », c'était « surtout » les femmes qui s'efforçaient d'abattre les barrières de « l'aristocratie de naissance » et de vaincre, à travers le métier et le pouvoir de leur mari, les frontières de classe officielles, en adoptant et en imitant les manières aristocratiques¹⁹.

18. *Aus einem reichen Leben. Werner von Siemens in Briefen an seine Familie und an Freunde*, F. Heintzenberg (éd.), Stuttgart, 1953, p. 109 (lettre du 30 septembre 1855).

19. S. Whitman, *Das kaiserliche Deutschland. Eine kritische Studie von Thatsachen und Charakteren*, Berlin, 1889, p. 178, 158 et suiv., 140.

Ces propos d'un contemporain, en principe très bienveillant pour les « mœurs » de l'empire wilhelmien et qui, en tant qu'étranger, l'observait d'un œil particulièrement lucide, ouvre à la recherche historique sur le problème du genre dans la bourgeoisie allemande, une perspective entièrement nouvelle. Jusqu'ici, ceux qui s'en sont souciés ont envisagé la contribution spécifique que les femmes ont apportée à la construction de la bourgeoisie, comme un double processus. Un processus *passif* : les femmes sont vues comme des partenaires au sein du couple qui contribuent, par l'importance de leur dot, à la réussite économique de leur mari et favorisent par leur réseau de parenté la solidité de ses affaires ou de sa carrière ; un processus *actif* : les femmes sont envisagées comme les fondatrices d'une lignée, à travers la naissance et une éducation des enfants conforme à leur rang ; comme animatrices des relations mondaines, comme incarnations vivantes de la fortune et du standing du mari, comme régulatrices du réseau de communication familial²⁰. Les efforts visant à réhabiliter le rôle des femmes de la bourgeoisie, après une longue période de refoulement et de négligence, se limitent à mettre en valeur les facteurs qui contribuent au processus social et culturel de la construction des classes.

Le discours d'Adam Müller sur le genre, la remarque indignée de Sidney Whitman à propos de l'infidélité sociale des dames issues des « meilleures classes moyennes » et l'image contrastée que Katia Mann donne de ses parents, tout cela nous conduit vers une autre piste, peu fréquentée. Ici, ce n'est pas la question de la contribution spécifique du genre à la classe qui constitue le point de départ. C'est de savoir si les femmes, en tant que membres formels ou « objectifs » d'une classe sociale par leur liaison avec un homme, appartenaient réellement ou « subjectivement » à cette classe. Il est possible, comme je le suppose, qu'à la différence des hommes, les femmes n'aient développé aucune identité de classe stable, mais qu'elles aient mobilisé leur énergie non pour détruire cette identité, mais pour la transcender. Cela signifierait que, contrairement à ce qu'on a cru jusqu'ici, les rapports de genre au sein des tandems familiaux bourgeois ne devraient pas être considérés comme des relations non conflictuelles, liens harmonieux entre des êtres complémentaires. Il ne faudrait pas non plus tomber dans l'autre

20. Cf. à ce sujet, entre autres, U. Frevert, *Frauen-Geschichte...*, op. cit., p. 106 et suiv. ; M. Kaplan, « Freizeit-Arbeit. Geschlechterräume im deutsch-jüdischen Bürgertum 1870-1914 », in U. Frevert (éd.), *Bürgerinnen und Bürger – Geschlechterverhältnisse im 19. Jahrhundert*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1988, p. 157-174 ; J. Kocka, « Familie, Unternehmer und Kapitalismus », in H. Reif (éd.), *Die Familie in der Geschichte*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1982, p. 163-186 ; H. Reif, « Avant-propos », in U. Frevert, *Bürgerinnen...*, op. cit., p. 8 ; L. Gall, *Bürgertum in Deutschland*, op. cit.

extrême et mettre l'accent sur les frictions, les conflits et les dysfonctionnements au sein de ces couples. L'expression « amitié hostile » utilisée il y a presque deux cents ans par Adam Müller résume assez bien ce que je pense²¹.

Mon intérêt s'oriente vers l'analyse des contradictions et des perturbations que rencontre le processus de construction des classes par l'intermédiaire des rapports de genre. Selon cette thèse, du fait qu'elles assuraient au sein du répertoire bourgeois la partie esthétique et qu'elles étaient systématiquement éloignées des sources économiques de la condition bourgeoise, les femmes s'identifiaient peu à leur classe et d'une autre manière que les hommes. Elles se tenaient, pour ainsi dire, un pied dedans et un pied dehors, en cherchant à utiliser ce statut d'*outsider* pour atteindre la classe immédiatement supérieure. Sous cet angle, la « féodalisation » de la bourgeoisie, si souvent évoquée, constitue, fondamentalement, un processus impulsé, motivé et stimulé par les femmes. Certes, en fin de course, on trouve un acte masculin : l'anoblissement des banquiers, des professeurs et des industriels fortunés, que ceux-ci doivent à leurs succès et aux services rendus à la patrie²². Toutefois, dans la plupart des cas, cela n'a été possible que par l'intermédiaire des femmes qui, en mettant à profit à la fois leur position marginale et leur stratégie d'ascension sociale, ont ajouté une dimension esthétique au succès de leur mari en revêtant d'un habit culturel son fondement économique.

*

Les textes du XIX^e siècle fournissent de nombreuses preuves à l'appui de cette thèse. Commençons par Otto de Bismarck, représentant du *Bundestag* de Francfort en 1856, à l'âge de quarante et un ans, qui écrit à Leopold von Gerlach : « En général, les femmes marquent aussi de leur empreinte les banquiers et les fabricants rhénans, comme si elles appartenaient à une classe sociale plus élevée que leur mari. » Et il ajoute : « On ne rencontrait pas cela souvent chez les membres de la précédente génération ; ce doit être à cause de l'éducation actuelle et de la façon de vivre des hommes²³. » Si la supposition de Bismarck est correcte, son explication est erronée. C'était moins l'éducation et la façon de vivre des hommes de la bourgeoisie qui avaient changé,

21. A. Müller, »Zwölf Reden über die Beredsamkeit und deren Verfall in Deutschland (1812)«, in A. Müller, *Kritische Schriften...*, op. cit., p. 424.

22. Cf. à ce propos l'étude statistique – qui apporte néanmoins peu de chose pour le problème traité ici – de L. Cecil, "The Creation of Nobles in Prussia, 1871-1918", *American Historical Review*, vol. 75, 1970, p. 757-795. L'auteur distingue essentiellement l'origine sociale, la profession et la religion. Il ne dit pas si les hommes anoblis – les 41 femmes anoblies ne l'intéressent pas car elles n'auraient pas obtenu cette faveur pour leur « propre mérite » – étaient mariés, mais on peut supposer qu'ils l'étaient d'après leur âge – de 48 à 57 ans en moyenne – et d'après le fait que seulement 30 % des 1 129 bourgeois anoblis entre 1871 et 1918 étaient mariés à des femmes de l'aristocratie (p. 791) ; cf. aussi Arno Joseph Mayer, *la Persistance de l'Ancien Régime : l'Europe de 1848 à la Grande Guerre*, Paris, Flammarion, 1983 (rééd. 1990), qui interprète cependant les chiffres de Cecil d'une façon quelque peu aventureuse.

23. H. Kohl (éd.), *Bismarckbriefe 1836-1871*, Bielefeld, 1897, 6^e éd., p. 143. Le petit mot « aussi » se rapporte à une description antérieure concernant la vie nocturne de l'aristocratie de Poméranie, où, selon Bismarck, « à l'évidence, les femmes se montraient supérieures aux hommes dans tous les compartiments de la vie de l'esprit » (p. 142 et suiv.).

DOSSIER

Femmes, genre, histoire

U. Frevert
Classe et genre

que celles de leur femme et de leurs filles. Certes, le rythme et l'intensité des activités professionnelles s'étaient tellement accentués au cours du XIX^e siècle que le travail, ou, comme le dit Bismarck, le « matérialisme », n'était plus simplement au centre de l'existence quotidienne des hommes de la bourgeoisie, mais il la remplissait et la dominait presque totalement²⁴. C'est ce qu'écrit le biographe du banquier berlinois Adolf Hansemann (1826-1903) :

Sa vie appartenait à la banque ; du matin de bonne heure jusqu'à tard le soir, il y travaillait. [...] En été comme en hiver, il se levait à six heures du matin et commençait sa journée après un petit déjeuner rapide, accompagné il est vrai, comme chez tous les hommes d'affaires, par la lecture des journaux nationaux et étrangers [...]. Quand il partait ensuite à la banque, entre dix et onze heures, il ne rendait que rarement visite à ses amis de la maison Bleichröder dans la Behrenstrasse. Il ne retournait pas chez lui à midi mais prenait, dans son bureau, un léger repas qu'il avait emporté et qui se composait d'un plat et d'une demi-bouteille de vin. Le travail reprenait ensuite de façon ininterrompue jusqu'à six ou sept heures du soir, au moment où il quittait la banque pour rentrer chez lui, fréquemment à pied, par la rue des Tilleuls et le Jardin d'acclimatation. Quand il n'y avait pas d'invités, le repas du soir avait lieu en famille à sept heures trente [...]. Après le repas, Hansemann avait l'habitude de se reposer une demi-heure ; c'est ce qu'il appelait son sommeil de la mi-journée. Après ce repos, il se retirait à nouveau pour travailler seul ou avec plusieurs personnes de la banque qui le réclamaient en raison de quelque affaire urgente, ou il lisait le journal jusqu'au coucher, vers minuit ou une heure²⁵.

Son collègue Carl Fürstenberg (1850-1933), qui appartenait à la génération suivante, propriétaire d'une maison de commerce de la Compagnie berlinoise, consacrait lui aussi à son travail l'essentiel de son énergie et de son temps. Des voyages d'affaires réguliers tout comme l'habitude de travailler « tard le soir » le privaient fréquemment d'un « bonheur familial » récemment retrouvé (il s'était remarié en 1889). Au lieu de prendre son repas de midi à la maison, il se rendait à la Bourse avec d'autres financiers importants. Les rapports personnels privilégiés et intimes qu'il entretenait avec eux, lui permettaient de conclure, rapidement, maintes affaires fort lucratives²⁶.

Il se peut que Hansemann et Fürstenberg aient été, plus que d'autres, des *workaholics*²⁷ comme on dirait aujourd'hui, en raison de leur position professionnelle particulièrement exposée. Mais les banquiers et les fabricants, dont Bismarck constatait l'orientation

24. K. Hausen, »...eine Ulme für das schwanke Efeu'. Ehepaare im deutschen Bildungsbürgertum«, in U. Frevert (éd.), *Bürgerinnen...*, op. cit., p. 85-117, notamment p. 113 et suiv. ; affirmations sans preuves il est vrai. Une recherche systématique sur cet envahissement reste à faire.

25. H. Münch, *Adolph von Hansemann*, München, 1932, p. 356, 384 et suiv.

26. C. Fürstenberg, *Lebensgeschichte...*, op. cit., notamment, p. 90, 312.

27. Bourreaux de travail (en anglais dans le texte).

« matérialiste » en 1856, étaient découpés dans la même étoffe²⁸. Le contemporain de Bismarck, Gustav Mevissen (1815-1899) dit quelque part que son activité professionnelle et politique le retenait le plus souvent hors de son foyer et le clouait à sa table de travail, quand il était chez lui. En dépit d'un ménage à l'évidence heureux et de ses cinq filles, il ne voyait dans la vie de famille qu'un complément à des activités publiques qui avaient toujours été au centre de ses pensées et de son action²⁹.

Avant de conclure, comme Bismarck, qu'une telle attitude était nouvelle et qu'elle était rare chez les générations précédentes, il faut aller y voir de plus près. Les mémoires de Peter Eberhard Müllensiefen (1766-1847) et de Franz Haniel (1779-1868) éveillent un premier doute sur cette affirmation. Müllensiefen – marchand et industriel devenu plus tard sous-préfet (*Landrat*) de la région westphalienne d'Iserlohn – décrit sa vie comme un combat sur le front du travail, livré jusqu'à ses derniers jours ; pendant dix-neuf ans au service de son beau-père, puis pour son propre compte³⁰. De la même manière, seuls une présence constante et un engagement personnel inébranlable avaient permis à Haniel de gravir tous les échelons : le commerçant de Duisbourg était devenu grand industriel de la Ruhr et enfin *Geheimrat* prussien. A quinze ans, il quittait définitivement les bancs de l'école pour le comptoir de l'entreprise maternelle de transport et de commerce : « L'école était terminée pour moi [...]. Il y avait beaucoup d'écritures à faire et je restais constamment au comptoir. » Plus tard, il fut tellement scandalisé par le fait que son frère aîné ait « préféré la chasse », alors qu'il avait la responsabilité des affaires, qu'il engagea contre lui une action juridique de séparation pour incapacité. Comme Müllensiefen, Haniel occupa constamment des fonctions municipales et resta actif dans les affaires publiques. Dans le texte intitulé « L'organisation de mon existence », qu'il rédigea pour sa famille à l'âge de quatre-vingts ans, les éléments relatifs à ses activités professionnelles et politiques occupent également la place principale ; les nouvelles familiales – mariage, naissance des enfants, mort d'un membre de la famille – sont évoquées en style télégraphique³¹.

On peut conclure du journal intime rédigé par le médecin berlinois Ernst Ludwig Heim (1747-1834) qu'une

28. Cf. là-dessus F. Zunkel, *Der Rheinisch-Westfälische Unternehmer 1834-1879. Ein Beitrag zur Geschichte des deutschen Bürgertums im 19. Jahrhundert*, Köln, 1962, p. 67 et suiv.

29. J. Hansen, *Gustav von Mevissen. Ein rheinisches Lebensbild, 1815-1899*, vol. 1, Berlin, 1906, citation p. 820.

30. *Ein deutsches Bürgerleben vor 100 Jahren. Selbstbiographie des Peter Eberhard Müllensiefen*, F. von Oppeln-Bronikowski (éd.), Berlin, 1931, *passim*.

31. F. Haniel, « Autobiographie », in B. Herzog, K. J. Mattheier (éds.), *Franz Haniel 1779-1868. Materialien, Dokumente und Untersuchungen zu Leben und Werk des Industriepioniers Franz Haniel*, Bonn, 1979, p. 13-125, cit. p. 27, 45, 13.

telle existence laborieuse n'était pas particulière aux marchands, banquiers et industriels, mais qu'elle constituait également la norme dans les milieux de la bourgeoisie intellectuelle. Certes, on y trouve fréquemment des annotations sur les excursions avec l'épouse et les enfants, sur les « cercles masculins », les rencontres avec des collègues et les soirées théâtrales ; cependant, les cinquante à soixante-dix visites quotidiennes qu'il devait rendre à ses malades, lui laissaient peu de temps pour de telles activités. « Presque tous les jours, écrivait-il en 1786, je suis sur les routes pendant six heures le matin et trois ou quatre l'après-midi, pour réussir à voir tous mes malades. Il ne me reste pratiquement pas de temps pour le reste. »

En 1791, il écrit à son cousin :

Tout mon temps est réservé à la pratique. A six heures du matin, les malades frappent déjà à la porte de mon cabinet et ça dure comme cela sans interruption jusqu'à huit heures ; ensuite je commence mes visites jusqu'à deux heures. Je prends rarement mes repas à la maison à midi et quand cela arrive, j'ai le plus souvent quelques bons amis qui mangent avec moi. Je repars après quatre heures et je ne rentre que rarement avant huit heures. Le soir, je ne mange jamais, je vais encore plus rarement au cercle ; au contraire, je préfère rester seul chez moi parce que je n'ai pas envie de prendre la parole, trop fatigué par mes conversations multiples avec les malades. Entre huit et onze heures, j'écris aux malades de l'extérieur, je lis le journal, etc., et c'est comme ça tous les jours.

Après avoir accompagné sa femme et ses enfants au théâtre, le 13 août 1802, Heim écrit dans son journal : « Les trois pièces m'ont beaucoup plu. Mais je n'irai plus au théâtre aussi facilement car je me disperse et mes malades pourraient en souffrir. » On trouve une autre remarque semblable, datée du 19 octobre 1824, après une représentation donnée au nouveau théâtre : « Aujourd'hui, j'ai bien ri et je me suis amusé. Normalement, en tant que médecin, je ne peux me permettre ni l'un ni l'autre, étant donné le nombre de malades qu'il me faut visiter. Les farces restent des farces³² ! » Sa femme et ses cinq filles au contraire étaient des spectatrices assidues du théâtre et de l'opéra. Pour elles, pas de conflit entre le travail et la farce, la prose et la poésie. Sa femme Charlotte (1764-1842), issue d'une famille de la bourgeoisie aisée et considérée, régnait sur une maison berlinoise de dix pièces avec l'aide de nombreux domestiques qui exécutaient les travaux les plus grossiers. Elle même ravissait ses hôtes par ses dons

32. E. L. Heim, *Tagebücher und Erinnerungen*, W. Körner (éd.), Leipzig, Kochler und Amelang, 1989, cit. p. 70, 278, 127, 217.

d'organisatrice, quand elle préparait des soirées et des fêtes pour plus de cent personnes ou s'occupait, telle une « maman pique-nique », des excursions entre amis, « à la grande satisfaction de chacun et de tous ». Ses filles étaient éduquées par un précepteur, encouragées dans leur talent musical et mariées à de bons partis – hauts fonctionnaires et officiers, fréquemment d'origine noble qui plus est.

Pour son fils unique, en revanche, Heim nourrissait d'autres espérances. Il le laissa fréquenter le lycée Werder pour qu'il apprenne le latin, ce qui lui permettrait de devenir un jour un médecin réputé. Le fait que le jeune homme montrât peu d'application et d'inclination pour les langues anciennes causait beaucoup de chagrin et de souci à Heim. Il l'introduisit dans le cercle de ses collègues et l'envoya faire des études à l'université de Göttingen³³. Il voyait avant tout en son fils le successeur respecté qui devait marcher sur les traces de son père et poursuivre une existence fondée sur un labeur incessant. La bonne éducation et la bonne formation qu'August Wilhelm, né en 1789, avait reçues, ne se distinguaient guère ni de celle de son père, plus âgé que lui de quarante-deux ans, ni de celle des générations plus anciennes des enfants d'intellectuels qui fréquentaient le lycée, puis l'université. Les enfants de marchands et de fabricants préféraient les écoles d'enseignement général ou les collèges professionnels et se tournaient très vite ensuite vers la vie active³⁴. Chacun choisissait le cursus correspondant à la profession envisagée ; celle-ci étant encore très souvent au XIX^e siècle décidée par le père.

A partir du moment où il fallait prendre en charge ou diriger une affaire ou une entreprise, il ne venait même pas à l'esprit de ces jeunes hommes qu'ils auraient pu choisir librement leur profession. Quand cette possibilité leur était offerte, ils dissociaient fréquemment l'aspect professionnel et les aspirations. Peter Eberhard Müllensiefen – que son père avait, au départ, orienté vers des études théologiques, et qui au lieu de cela acheva un apprentissage de six ans chez un marchand de fil de fer westphalien – regrettait que dans sa profession et parmi ses collègues, on ne trouvât ni qualités morales, ni stimulation intellectuelle³⁵. Deux générations plus tard, Gustav Mevissen, qui lui aussi faisait preuve d'une grande curiosité intellectuelle,

33. *Ibid.*, p. 112, 128, 137 et suiv., 143.

34. Cette caractérisation grossière mériterait d'être précisée chronologiquement et d'être concrétisée ; ainsi est-ce surtout dans la deuxième moitié du XIX^e siècle que les fils d'entrepreneurs (et futurs entrepreneurs eux-mêmes) ont eu tendance, après avoir fréquenté le lycée jusqu'au bac, à compléter leur formation par un apprentissage professionnel au sein d'une grande école. Par ailleurs, Gustav Mevissen rapporte que les banquiers, les propriétaires d'entreprises et les grands commerçants n'envoyaient pas leurs fils à l'université, avant tout parce qu'ils « redoutaient ces milieux universitaires où régnait une liberté académique sans limite qui s'accordait mal, et qui était même parfois franchement contradictoire, avec les principes et les opinions qui dominaient dans les milieux commerçants. Le marchand craint que son fils, en fréquentant l'université, perde le sens du travail consciencieux et persévérant, de l'économie, de la ponctualité et l'amour de l'ordre », « qu'il méconnaisse la valeur inestimable des forces laborieuses pour la vie des peuples et des États », et que cela fasse déperir en lui, « les joies de la vie active » (extrait de J. Hansen, *Gustav von Mevissen...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 627 et suiv.).

35. Cf. par exemple sa description des marchands d'Aix-la-Chapelle : « hommes d'argent lubriques, avides de plaisir [...] dont le niveau culturel était en dessous de tout » (*Ein deutsches Bürgerleben...*, *op. cit.*, p. 43).

estimait que « la fonction des futurs chefs des grands établissements commerciaux ne leur fournissait, dans la plupart des cas, aucun apaisement intérieur ». « Le fossé entre la fortune et la véritable culture ne cesse de s'approfondir au cours de l'existence et la conscience de ce fossé est de plus en plus oppressante pour les individus cultivés. » Un « remède » paraissait « absolument nécessaire », afin que « la culture et la fortune puissent vivre en harmonie et que la vie des gens fortunés soit améliorée et embellie³⁶ ». Mevissen voyait le « remède » dans la fondation d'une école supérieure de commerce où les marchands et les entrepreneurs en herbe pourraient acquérir non seulement une solide formation spécialisée, mais aussi une culture générale humaniste. Toutefois, les lacunes de leur formation seraient aussi comblées par des moyens « externes » : grâce aux femmes. En les tenant éloignées de la sphère masculine des affaires et de la politique, on ne les libérait pas seulement des obligations inhérentes à ces activités, mais on les rendait également disponibles pour les intérêts généraux de l'humanité et de la culture universelle.



36. G. Mevissen, »Denkschrift über die Gründung einer Handelshochschule in Köln« (1879), in J. Hansen, *Mevissen...*, op. cit., vol. 2, p. 629.

37. Cf. par exemple L. Gall, *Bürgertum...*, op. cit., p. 133 et suiv., à propos de Wilhelmine Reinhardt (1787-1869), considérée comme le « bras droit » de son père ; cf. J. Hansen, *Mevissen...*, op. cit., vol. 1, p. 13, sur Elisabeth Mevissen (1773-1853), qui savait faire fonctionner la filature dans l'usine textile de son mari ; C. Fürstenberg, *Lebensgeschichte...*, op. cit., p. 46 pour la femme de Samuel Bleichröder, vue comme « l'un des plus actifs soutiens de son mari ». Un indice complémentaire dans E. Hlawatschek, »Die Unternehmerin (1800-1945)«, in H. Pohl (éd.), *Die Frau in der deutschen Wirtschaft*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1985, p. 127-146 ; cf. aussi A. Probst, *Helene Amalie Krup. Eine Essener Unternehmerin um 1800*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1985.

Ce type de division du travail fondé sur la spécialisation des sexes s'est affirmé de plus en plus nettement au cours du XIX^e siècle. A la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, un grand nombre d'indices prouvent que les femmes et les filles participaient souvent activement à l'entreprise familiale³⁷, mais de tels exemples deviennent introuvables à la fin du siècle. Ceci tient en partie au fait qu'en devenant de plus en plus complexe et différencié, le monde des affaires a exclu les non-professionnels. Mais parallèlement, cette évolution correspond aussi à un choix des chefs d'entreprise masculins, désireux de conquérir leur autonomie en éliminant « l'élément féminin ». L'échange de lettres entre Werner Siemens (1816-1892) et son frère Carl, qui représentait la firme à Pétersbourg dans les années 1855-1856, est à cet égard révélateur. Subodorant que la fiancée de Carl, une fille de banquier, cherchait à s'immiscer dans la vie de l'entreprise, Werner donne des conseils à son frère, de treize ans plus jeune que lui :

Stricte séparation entre les affaires et la vie de famille ; telle est la devise qui doit figurer tout en haut de ton étendard. [...]

Ta femme pêche par une façon de voir tout à fait erronée [...]. Elle se considère comme une « patronne » [*sic*] qui en l'absence de l'homme exerce le commandement en chef. Plus tôt tu pourras lui faire perdre cette habitude, mieux cela sera. Si d'aventure, ma femme devait à un moment donné diriger la boutique, je ne permettrais jamais qu'elle s'adresse aux jeunes employés en leur donnant des ordres impératifs. La femme doit commander à la maison car en affaires, elle est nulle. Sinon, c'est le régiment en jupons, ce qui ne sert ni sa réputation, ni celle des hommes³⁸.

Ainsi, une femme sert la réputation de son mari quand elle se tient en dehors des affaires, qu'elle organise son intérieur de façon à éviter les frictions et les heurts, qu'elle donne une éducation aux enfants conforme à leur rang et qu'elle gagne ainsi dans la société la réputation d'être une « dame » distinguée, élégante et expérimentée. C'est à cela que devait contribuer une éducation qui accordait beaucoup de valeur aux connaissances esthétiques, au piano, à la culture littéraire et aux aptitudes artistiques. De cette manière, les femmes apprenaient à célébrer « l'activité inlassable et réglée » des hommes d'affaires absorbés. C'est ce que Mevissen définissait comme « la plus haute sphère de la vie de l'esprit » dans laquelle il voyait un « anoblissement » de la « basse » sphère des affaires³⁹. Comme l'écrivait Carl Fürstenberg à propos de l'épouse du banquier Schwabach, au XIX^e siècle, des institutions d'éducation spécialisés et perfectionnés – écoles et pensionnats de jeunes filles – ne préparaient à aucun métier précis, mais préparaient la confection d'un *curriculum vitae* pour ainsi dire « désintéressé ». C'est en les fréquentant que « les jeunes filles de bonne famille s'approprièrent tout le savoir-vivre d'une fine culture occidentale⁴⁰ ». Elles pouvaient ainsi faire figure de « grandes dames⁴¹ », diriger une grande maison, fonder un salon prétentieux et briller comme dames de compagnie cultivées. Grâce à ces qualités, non seulement elles ne faisaient pas d'ombre à l'existence terre à terre de leur mari, mais elles la valorisaient, lui permettant d'atteindre un niveau « supérieur ».

Le banquier Fürstenberg était très conscient de ces effets. Lui qui, auparavant, avait une vision simpliste des « relations humaines » et du domaine artistico-musical, en tira bénéfice par la suite, selon son propre témoignage : « C'est en premier lieu grâce à ma liaison avec une belle femme sociable, expérimentée et

38. W. Siemens, *Briefe*, in F. Heintzenberg (éd.), *op. cit.*, p. 113 (lettre du 10 novembre 1855), p. 124 (lettre du 23 septembre 1856).

39. G. Mevissen, *Denkschrift*, *op. cit.*, p. 631.

40. C. Fürstenberg, *Lebensgeschichte...*, *op. cit.*, p. 56.

41. En français dans le texte (NdT).

particulièrement habile dans les affaires domestiques [...] que ma maison a été l'une des plus fréquentées de Berlin pendant une vingtaine d'années (1890-1914). » C'est aussi Aniela Fürstenberg qui lui apprend à bien choisir un tableau, lui qui avant son mariage, n'achetait guère que du « vieux Berlin » ; ce « qui me remplissait de joie, sans pour autant avoir pris cela trop au sérieux⁴² ». La culture esthétique qu'Aniela Fürstenberg incarnait d'une manière si convaincante et si réussie avait peu de chose à voir avec la formation dispensée dans les établissements d'enseignement pratique qui caractérisait de façon typique les élèves des lycées allemands. Cette culture ne reposait pas sur la connaissance du latin et du grec mais au contraire sur une familiarisation avec la littérature, les arts et la musique. À l'évidence, elle ressemblait à la culture des salons aristocratiques du XVIII^e siècle, qui s'était répandue ensuite dans les cercles mondains dirigés par les femmes de la bourgeoisie cultivée et aisée, à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle. Comme l'annonçait Friedrich Schleiermacher en 1799, au sein de cet univers une culture s'était forgée – une « culture générale » au meilleur sens du terme – très éloignée des connaissances spécialisées ou professionnelles. C'était dans « le libre jeu de la pensée et des sensations » que se constituait une sociabilité permettant de se libérer temporairement des entraves et des charges inhérentes aux « rapports bourgeois » et de communiquer comme des « hommes civilisés ».

Précisément parce qu'elles n'entraient pas en contact avec l'univers bourgeois des affaires et de la politique, Schleiermacher considérait les femmes comme particulièrement aptes à représenter « l'humanité cultivée » qu'elles incarnaient elles-mêmes de façon exclusive. Ce n'est pas un hasard si « la meilleure sociabilité se construit chez nous d'abord sous le regard et la direction des femmes ». « D'après le caractère des sexes, écrit-il en 1805, les femmes sont des virtuoses pour ce qui concerne l'animation des cercles de sociabilité libre », les hommes n'y jouant qu'un rôle de « serviteur et de protecteur ». Cette tâche de direction leur a donné la chance de prendre en charge cette « partie de la culture générale », ce qui les écarte nécessairement des activités spécifiquement « bourgeoises⁴³ ». Dans les années 1790, Wilhelm de Humboldt insistait lui aussi sur

42. C. Fürstenberg, *Lebensgeschichte...*, op. cit., p. 397 et suiv., 139 et suiv.

43. F. D. Schleiermacher, «Versuch einer Theorie des geselligen Betragens» (1799), in F. D. Schleiermacher, *Philosophische Schriften*, J. Rachold (éd.), Berlin, Union Verlag, 1984, p. 39-64, cit. p. 58, 46, 54 et suiv., 57, 56 ; du même, «Brouillon zur Ethik (1805-06)», *ibid.*, p. 125-263, cit. p. 175 ; sur les salons berlinois du tournant du siècle, on dispose à présent de D. Hertz, *Die jüdischen Salons im alten Berlin*, Frankfurt, Anton Main, 1991.

le fait que la femme, « parce qu'elle est déchargée de nombreuses autres occupations », est « beaucoup plus proche de l'idéal humaniste que les hommes ». Son efficacité repose sur « sa perfection », non pas tant au niveau de ses actes qu'au niveau de son être, de son « caractère ». En comparaison, les hommes font un travail d'« esclave », dans des « palais que nous édifions à l'extérieur de nous-mêmes » et au sein desquels « nous demeurons éternellement des étrangers⁴⁴ ».

On rencontre un nombre grandissant de propos semblables au cours du XIX^e siècle dans lesquels les hommes livrent leurs réflexions sur les relations entre les sexes et leur ambivalence à propos de la condition humaine. Gustav Mevissen, que nous avons cité à maintes reprises, écrit dans une lettre de 1846 : « Je contemple tout ce royaume d'activités extérieures comme un manteau qu'un esprit humain dynamique porterait en croyant qu'il est à lui, mais qu'il mettrait et enlèverait comme une enveloppe, une forme arbitrairement choisie de son apparence. La véritable vie des hommes ne peut se trouver que dans le cœur, dans l'amour et dans la passion pour la Beauté et la Noblesse. » Mais, comme il l'explique à sa femme en 1847, « toute cette noblesse et cette générosité » sont appropriées et conservées par « l'épouse » (*Weib*) qui en prend soin pour le mari, les enfants et l'humanité tout entière⁴⁵. Heinrich von Treitschke (1834-1896) se lamentait, en tant que futur professeur (*Privatdozent*) des multiples activités partielles et morcelées dont était faite son existence et déplorait que l'acquisition d'une formation complète « prive si souvent les hommes de fraîcheur et par conséquent d'avenir ». Les femmes au contraire seraient, selon lui, « toujours plus purement humaines, toujours plus naturelles que les hommes » et c'est pour cela qu'auprès d'elles on peut se sentir « tout à fait comme les fils de notre mère la Terre ». « La position que m'assigne notre prodigieuse condition sera ainsi bien oubliée, comme les soucis et les doutes dont notre éducation nous accable⁴⁶. » Max Weber (1864-1920) confesse lui aussi, en 1892, à sa cousine Emmy Baumgarten, que les hommes « ont certes été injustement favorisés par la nature [*sic*] », parce que « même dans les métiers peu gratifiants [...] leurs faits et gestes peuvent leur procurer des satisfactions extérieures » ;

44. W. von Humboldt, *Schriften zur Anthropologie und Geschichte*, Darmstadt, Wissenschaftlich Buchgesellschaft, 1980, p. 79 et suiv. ; A. von Sydow (éd.), *Wilhelm und Caroline von Humboldt in ihren Briefen*, vol. 1, Berlin, 1907, rééd., Osnabrück, 1968, p. 103 (lettre de Wilhelm du 20 mars 1790), p. 180 (lettre du 26 juin 1790).

45. Extrait de J. Hansen, *Mevissen...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 429 ; vol. 2, p. 282.

46. H. von Treitschke, *Briefe*, M. Cornicelius (éd.), vol. 1, Leipzig, 1912, p. 432 (lettre du 2 août 1857), p. 451 (lettre du 24 janvier 1858).

mais ils paient cet avantage par une « grande indigence intérieure⁴⁷ ».

On pourrait objecter que de telles confessions sont de purs artifices rhétoriques, surtout quand elles sont motivées par le souci de consoler les femmes, comme c'est le cas pour Mevissen et Weber. En déplorant les lacunes de leur « univers masculin » et en plaçant les femmes sur un piédestal, comme « poésie vivante » (*Treitschke*), les hommes auraient surtout cherché à réconcilier celles-ci avec les inconvénients de leur « nature » et de leur position⁴⁸. Il peut y avoir du vrai dans cette interprétation. Mais il faudrait aussi laisser parler les textes pour eux-mêmes et prendre au sérieux le malaise qu'ils expriment sur la condition masculine bourgeoise. L'ensemble des textes que nous avons cités se laisse lire comme l'indice que beaucoup d'hommes de la bourgeoisie étaient conscients de l'étroitesse de leur façon de vivre et projetaient sur les femmes ce dont ils se sentaient eux-mêmes privés et ce à quoi ils aspiraient.

Cependant, les femmes ne comblaient pas seulement le vide des existences masculines ; au-delà, elles incarnaient ce qu'elles étaient réellement, c'est-à-dire ce qu'elles auraient dû être : un principe véritablement étranger, non bourgeois. A travers la formation de leur être, de leur personnalité, à travers la représentation du « sentiment esthétique » et du « sens de la forme » (*Treitschke*), à travers la sensibilisation aux beautés de l'art et la maîtrise d'une sociabilité « libre », les femmes étaient beaucoup plus proches des coutumes aristocratiques que des formes juvéniles de l'habitus bourgeois. La remarque de Bismarck selon laquelle les femmes de la bourgeoisie d'affaires rhénane appartenaient à une plus haute classe que leurs maris pourrait être comprise dans un sens absolument littéral : pendant que les « banquiers et les fabricants » se formaient en tant que bourgeois, à travers leurs pratiques matérielles, leurs femmes évoluaient déjà dans un univers aristocratique. Leur culture, leur activité, leurs manières, leurs fréquentations et, ce n'est pas le moins important, leur beauté, leur en fournissait la possibilité.

Il est frappant de voir à quel point les autobiographes de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle mettaient en valeur la beauté de leur femme ou de leur mère. J'ai déjà cité Katia Mann à ce propos. Quand Carl Fürstenberg écrit au sujet de sa femme Aniela, il ne manque

47. M. Weber, *Jugendbriefe*, Tübingen, 1936, p. 341 (lettre du 18 février 1892).

48. Sur la tradition de cette exacerbation poétique de la féminité dans le romantisme, cf. U. Frevert, »Bürgerliche Meisterdenker und das Geschlechterverhältnis. Konzepte, Erfahrungen, Visionen an der Wende vom 18. zum 19. Jahrhundert«, in U. Frevert, *Bürgerinnen...*, op. cit., p. 17-48, notamment p. 26 et suiv.

jamais l'occasion de rappeler son « éblouissante » beauté. Harry Graf Kessler (1868-1937) – dont le père était un banquier appartenant à la bourgeoisie de Hambourg et fils de pasteur – décrit sa mère comme « royalement belle », « au charme envoûtant ». Il consacre de nombreuses pages de ses mémoires à la description de cette beauté⁴⁹. La Beauté, dans son sens le plus global, constituait le dernier mot de l'aristocratie, l'expression ultime de l'inutilité sociale qui caractérisait leur personnalité. Être beau signifiait aussi être dérobé au monde, faire l'objet d'une admiration distante et d'une vénération intimidée. Quand une femme était belle, elle se situait déjà, pour ainsi dire, dans une sphère supérieure et son mari se sentait anobli par sa « possession ». C'est ainsi que Adolf Wilhelm Kessler, un homme d'affaires comblé, « travailleur obstiné et infatigable » au dire de son fils, aimait « sortir son épouse Alice », « pour mettre à l'épreuve sa triomphante beauté⁵⁰ ». Il était lui-même valorisé par ce charme étincelant que le roi de Prusse en personne attira sous sa bannière. Guillaume I^{er} aborda la jeune femme en 1870, sur la promenade de la station thermale d'Ems et l'introduisit dans son entourage. Désormais, la société de cour fréquentait la villa Kessler et se laissait séduire par la grâce, la beauté et les dons musicaux de la maîtresse de maison. En 1879, son mari fut anobli et, deux ans plus tard, élevé au titre de comte. Une accession à la notabilité en bonne et due forme, qui avait été préparée et rendue possible grâce au style aristocratique de son épouse.



C'est ici que se referme le cercle de l'argumentation ouvert avec les remarques de Katia Mann sur ses parents et celles de Bismarck sur les différences entre hommes et femmes dans la bourgeoisie rhénane. J'ai tenté d'articuler étroitement classes et genres en faisant de ce que l'on a appelé le point aveugle de l'analyse des classes – son refus fréquent d'examiner la position de classe des femmes et les réponses insatisfaisantes qu'elle y apporte quand elle l'aborde – le point de départ d'une réflexion historique sur les genres. Dans cette perspective, ce ne sont ni les classes ni le problème de leur formation qui constituent l'objet central de la réflexion, mais, à l'intérieur ou en dehors de

49. H. Graf Kessler, *Gesichter und Zeiten. Erinnerungen*, Frankfurt, Fischer Verlag, 1988, p. 13.

50. *Ibid.*, p. 32 et suiv.

celles-ci, les hommes et les femmes dans leurs rapports mutuels et dans leur univers d'activité respective. Les identités de genre au sein de la bourgeoisie, fortement marquées et puissamment séparées l'une de l'autre, non seulement peuvent être éclairées par l'arrière-plan des diverses expériences de classe, mais également apparaître comme la projection d'aspirations et de besoins différents. Cependant, en tant que telles, ces identités possèdent, surtout pour les femmes, la capacité potentielle de transcender l'appartenance de classe, comme on peut du reste le vérifier déjà dans les romans de Theodor Fontane qui décrivent clairement les interactions entre la classe et le genre. A la différence de son mari, un industriel très terre à terre, la conseillère de commerce Jenny Treibel, « née Bürstenbinder », était non seulement « distinguée » et « comme on dit habituellement, cultivée », mais en plus, elle manifestait sur ce plan un certain « perfectionnisme », voire du « jusqu'aboutisme ». Comme elle, qui s'enthousiasmait pour tout ce qui était aristocratique et attendait avec impatience l'anoblissement officiel de son mari, sa mère déjà, pourtant petite commerçante, avait opté pour « les milieux comme il faut ». Elle reniait ainsi l'identité de sa classe, tout comme le fera une génération plus tard Jenny, sa fille « très éprise de poésie⁵¹ ».

Traduction de Gérard Noiriel

51. Theodor Fontane, *Frau Jenny Treibel oder »Wo sich Herz zum Herzen findet«* (1892), Frankfurt, Insel, 1984, cit. p. 20, 37 et suiv.